

Quant à moi, je me réjouis maintenant de ce qui est arrivé. Ne vous reprochez donc jamais d'avoir mis un nuage sur ma vie : au contraire, vous m'aurez sauvée. Je sens bien aujourd'hui que je n'étais pas faite pour le mariage.

Seulement, je vous demande la permission de vous adresser un conseil de sœur et d'amie. Ne dites jamais à Claire qu'elle a pu être pour moi, dans cette circonstance, l'occasion d'une douleur : la pauvre enfant ne s'en consolera pas. Il faut qu'elle ignore tout ce qui s'est passé.

Berthe ajouta après un instant de réflexion :

— Vous devez vous étonner de m'entendre parler ainsi. Je sais tout ce qu'il y a d'insolite et de bizarre dans la franchise avec laquelle je m'exprime sur des choses aussi délicates, mais je vous estime tellement que je veux vous traiter comme un frère.

Soyez donc sans inquiétude à propos de moi ; je suis très calme ; je ne me marierai pas, parce que je n'ai aucun attrait pour le mariage ; je n'irai pas non plus dans un couvent ; je continuerai à vivre, comme par le passé, dans cette salle et dans ma bibliothèque ; mes livres et mes portraits de famille, pour moi, c'est le monde. Quant à ma fortune, elle ne m'appartient pas ; je la considère comme un dépôt. . . .

— Ah ! ma cousine, je vous en prie, m'écriai-je en l'interrompant avec vivacité.

— Je vous comprends, me dit-elle en souriant, n'en parlons pas.

— Vous avez, lui dis-je, un courage et une grandeur d'âme qui me pénètrent d'une admiration profonde.

— Je n'ai pas un grand mérite, reprit Berthe ; vous savez quelles sont mes idées sur les devoirs de famille et sur la manière dont on doit comprendre l'honneur, quand on porte certains noms. J'en suis tellement pénétrée, que je ne m'appartiens plus. Fille du quinzième siècle, contemporaine de la grande monarchie par l'idée fixe qui est en moi, je n'ai point d'âge : telle que je suis, je vivrai ; telle que j'aurai vécu, je mourrai. Esclave de ce que le monde appelle des préjugés, selon le monde, je n'ai point de cœur. . . .

— Point de cœur, m'écriai-je, il n'y a que cela dans vos paroles.

— Non, dit-elle, puisque je n'en subis pas les entraînements.

Elle refoula dans ses paupières des larmes prêtes à tomber. Ces larmes qui révélaient la femme donnaient un démenti au fatalisme de ses paroles.

— Oh ! lui dis-je, ne vous calomniez pas.

— Je dis la vérité, je me connais et je me juge froidement. Nous allons nous séparer bientôt, reprit-elle après un silence, pour quelque temps du moins ; laissez-moi vous dire ici, au milieu de ces portraits qui nous regardent, ce qu'ils diraient eux-mêmes si la parole leur était donnée. Vous avez, jusqu'à ce moment, vécu sans utilité, sans gloire, sans prendre souci de votre nom ; vous allez commencer une nouvelle existence.

Dorénavant, rappelez-vous qui vous êtes ; vivez comme il convient à un Langenais. Vous croyez que l'aristocratie doit abdiquer devant la démocratie ; ces idées auraient fait mon désespoir si j'eusse été votre femme ; mais enfin, si vous n'y pouvez renoncer, si vous ne demeurez ce que vous êtes, aristocrate, et en cette qualité, chef par la grâce de Dieu, chargé par lui de commander au peuple pour son bien et pour son repos, du moins n'abdiquez jamais l'obligation de maintenir le vieil honneur des Langenais.

Servez votre pays comme vous l'entendez, mais au moins, ne compromettez jamais, serait-ce par un excès de zèle, en vous mêlant à certains hommes et à certains partis, le nom dont vous êtes chargé. De la liberté, de l'égalité, du progrès, à l'avenir desquels vous croyez, ne séparez jamais la monarchie ; de la nation ne séparez jamais le roi. Depuis mille ans, vos pères ont suivi la même voie, ne la quittez pas ; si vous deviez l'abandonner, n'entrez jamais dans la vie politique.

Mais, reprit-elle, après un moment de réflexion, voici encore que je veux vous plier à mes idées ; j'ai tort, vous êtes libre : travaillez donc à fonder l'avenir, puisque vous y croyez. Oui, soyez libre, vous ne relevez, après Dieu, que de votre conscience et de votre honneur.

Adieu, dit-elle encore en me tendant la main. Faites le bonheur de ma pauvre Claire ; elle en est digne. Soyez toujours bon comme vous l'êtes redevenu, et, quand vous aurez appris à prier, priez pour moi.

Je mis un genou en terre devant cette sainte fille, si fière, si profondément blessée, si courageuse dans le pardon.

— La leçon que vous me donnez, lui dis-je d'une voix pénétrée, sera la règle de ma vie.

Elle leva la main vers les portraits de nos ancêtres et me dit ces paroles, qui furent les dernières :

— C'est la leçon des aïeux.

XIX.

LE CALME APRÈS LA TEMPÊTE.

Malgré l'héroïsme dont Berthe avait donné tant de preuves, nous sentions tous que l'attente de ce mariage était pour elle un supplice ; il fallait en fuir le plus tôt possible. Au sortir de l'église même, je devais emmener Claire loin de Dijon. Berthe ne pouvait demeurer l'impassible témoin d'un bonheur qui brisait sa vie. Il fut donc convenu que le mariage aurait lieu dans le plus bref délai que nous permettait la loi.

La résignation de Berthe ne se démentit pas un instant : toujours bonne pour moi, redoublant d'amitié pour sa cousine, elle la comblait de mille attentions ; Claire ne put soupçonner un instant les luttes terribles qui se livraient dans le cœur de cette infortunée. Berthe voulut se charger elle-même de la corbeille ; je ne pus m'y opposer. Les bijoux de sa famille y furent jetés avec une prodigalité qui montrait combien était sérieuse son intention de ne pas se marier.

— Si dès à présent je ne lui donne pas tout, dit-elle au curé de Notre-Dame, c'est que je veux me réserver le plaisir de lui causer encore de temps en temps de nouvelles surprises.

On fit venir de Paris ce que les magasins à la mode avaient de plus beau ; Claire fut parée comme une princesse, sans se douter de combien de larmes étaient arrosées ses parures. Enfin, au milieu de toutes ces richesses, Berthe avait mis une donation d'un million, représentée par une terre superbe, située en Provence. M. de Langenais voulut s'y opposer, moi-même, je me sentais confus de cette générosité ; mais l'instance gracieuse de ma cousine triompha de nos répugnances.

— Ce n'est, disait-elle avec un sourire triste, qu'un avancement d'hoirie.

Intérieurement, je me réjouissais de cette fortune inespérée qui me permettait de continuer à Claire toutes les jouissances de la vie.

Le lendemain, je rencontrai Louis Monot.

— Eh bien ! lui dis-je, tout est décidé, je me marie.

— Avec laquelle ?

— Claire.

Monot fit un geste désespéré.

— Tu n'es qu'un niais ! me cria-t-il.

Mais il changea de ton quand il sut que Claire avait un million.

— Sa cousine en a quatre, me dit-il encore.

Monot comptait pour rien l'inépuisable trésor de joie que j'avais au cœur.

Le mariage eut lieu, la nuit, à l'église de Notre-Dame. Berthe, M. de Langenais, le chevalier de Malestot, Mme de Lancade et les domestiques de la famille y assistaient seuls.

Berthe fut sublime. Elle voulut tenir de ses propres mains le voile sur nos têtes ; elle était pâle à faire frémir, mais Claire ne rencontra jamais que son sourire.

Après la cérémonie, Claire et moi nous montâmes dans un coupé de voyage, et les chevaux nous emportèrent vers la Provence.

Quels événements, mon ami ! que d'ivresse et que d'espérance ! Vers trois heures du matin, Claire s'endormit sur mon épaule, moi, je veillais. Tout ce qui m'était arrivé me semblait un rêve.

A Lyon, je m'arrêtai pour faire reposer ma femme. Elle eut beau me dire qu'elle n'était point fatiguée, je n'y voulus point entendre : elle fut obligée de se coucher et de dormir. Soumise comme un enfant, elle fit ce que je voulus. Moi, je sortis et j'allai courir au hasard le long des quais.

J'ai toujours détesté Lyon ; je trouvais autrefois cette ville affreuse. Mais, ce jour-là, tout me parut splendide. Je découvrais à chaque objet des beautés que je n'avais point soupçonnées. Il me semblait n'être passé à Lyon que par des jours de pluie ; mais le ciel s'était mis à l'unisson de mon âme, il rayonnait.

Le lendemain, nous descendîmes en Provence par le bateau à vapeur. Quelle délicieuse chose que de voyager avec une femme qu'on aime ! Claire était d'une gaieté folle ; sa gaieté resplendissait pour moi jusque sur le paysage.

On arriva à Avignon vers quatre heures. Il fallut près d'une heure pour débarquer la voiture et se procurer des chevaux de poste ; je payai doubles guides, et nous partîmes comme l'éclair. A six heures, nous étions arrivés dans le château splendide que nous devons à la générosité de Berthe.

C'est une belle habitation dans le goût italien, bâtie pendant le siècle dernier par un grand seigneur provençal qui n'a rien épargné pour en faire une délicieuse résidence ; à quelques minutes au-dessous de nos fenêtres, le Rhône forme comme un lac ; mais je te ferai quelques jours cette description. Que te décrirais-je maintenant ? La joie me déborde, je ne suis plus que sentiment.

Dès le lendemain de notre arrivée, j'eus des nouvelles de Dijon. M. de Langenais me parlait de sa fille comme un homme peut parler d'un trésor qu'il a confié. Voici ce qu'il me disait de Berthe :

« Quand vous fûtes parti, je mis Berthe en voiture, et nous retournâmes à l'hôtel. A peine arrivée dans sa chambre, elle s'évanouit ; ses forces étaient à bout. Cependant, elle est aujourd'hui très calme ; elle parle volontiers de Claire et de vous ; elle est convaincue que vous étiez faits l'un pour l'autre, et que le doigt de Dieu est dans tout ceci. Quelle admirable nature ! »

Maintenant, veux-tu savoir comment nous vivons ici ?

Le matin, avant le jour, Claire descend au jardin, comme autrefois à l'hôtel Langenais ; c'est là que je la retrouve. En avant et sur les ailes du château sont disposées de grandes corbeilles de fleurs à travers lesquelles circulent de belles allées sablées. Ces fleurs ont toujours notre première visite ; de là nous descendons dans le parc ; il est petit, mais planté de grands arbres.

Nous errons toute la matinée de leur ombrage à nos fleurs ; j'écoute le doux gazouillement de Claire, qui tantôt marche suspendue à mon bras, ou se remet à courir comme autrefois, poursuivie par le fidèle Black, que nous n'avons pas abandonné. Dans l'après-midi, nous lisons, nous faisons de la musique, ou bien je reprends mes pinceaux, tandis qu'elle s'occupe de quelque ouvrage de tapisserie.

Avant dîner, nous montons à cheval, et nous courons au hasard, à travers les chemins plantés de saules et dans les sentiers abruptes de la montagne.

Le château, bâti avec cette belle pierre du pays que le soleil colore de tons fauves, est situé entre la plaine et le village ; Claire en connaît déjà les femmes et les enfants ; les pauvres ont compris que la Providence leur envoyait une amie, et moi, je suis heureux de l'affection qu'on lui porte.

Voici trois semaines que nous sommes fixés sous ce ciel du Midi, presque toujours serein : nous y passerons l'hiver.

Le soir, à dix heures, je donne à Claire un baiser sur le front, un baiser de frère, et nous remontons chacun chez nous. Si tu trouvais étrange ce baiser de frère après trois semaines de mariage, je te l'expliquerais par l'excès même de mon amour.

— Que te dirai-je de plus ! Du Robert de Langenais que tu as vu, l'année dernière, et sur lequel tu t'es attristé, réjouis-toi, mon ami, car il ne reste plus rien : cet amour m'a régénéré.

Aujourd'hui, l'agitation que j'ai recherchée pendant sept ans me serait odieuse : je m'occupe d'administrer les biens que la providence m'a rendus ; je mène la vie la plus régulière et la plus sage ; je n'ai de désirs, de goûts et de joies, que les désirs, les goûts et les joies de Claire ; matériellement et moralement, je suis heureux. C'est le calme après la tempête.

LE COMTE G. DE RAOUSSET BOULBON.

L'ORPHELIN DE BOMARSUND.

I.

Si je commençais par avouer que ce récit est emprunté, dans ses détails les plus intéressants, au grave *Moniteur*, mes lectrices, si indulgentes qu'elles soient, se récrieraient, convaincues que je veux traîtreusement les engager dans une dissertation politique. A Dieu ne plaise que je leur laisse porter sur mes intentions cet énorme jugement téméraire ! Et cependant il est utile qu'elles sachent qu'il s'agit ici non pas d'une historiette inventée à plaisir, mais d'un épisode d'autant plus digne de leur intérêt, qu'il est authentique et tout actuel.

L'archipel, désigné sous le nom général d'îles d'Åland, forme une agglomération d'environ trois cents îlots, situés au nord de la mer Baltique, à l'embouchure de la petite mer Bothnie. On aura une idée de leur état microscopique, par ce fait qu'un tiers est désert, et que les habitants des deux cents autres ne s'élèvent pas en tout à quatorze mille. Il n'y a pas là de ville proprement dite, mais seulement quelques pauvres villages, dont les principaux se trouvent dans l'île d'Åland, à laquelle l'archipel entier doit son nom. Cependant comme c'est une situation importante sous le point de vue militaire, la Russie s'en est emparée en 1809, au détriment de la Suède, et y a élevé, ou du moins puissamment agrandi et fortifié, une citadelle de granit, Bomarsund, qui se dressait naguère menaçante et sinistre, trop fidèle image de l'autorité moscovite.

Le climat de ces contrées ne procède pas comme le nôtre par des transitions, il varie

brusquement d'une extrême rigueur à une chaleur excessive. Mais cette dernière passe rapidement, tandis que l'hiver règne huit mois de l'année, avec des fureurs que la France ne connaît pas.

A peine octobre arrive-t-il à sa fin qu'un vent du Nord-Ouest amoncelle la neige et les frimats sur tous les points de l'archipel ; les rivières, les lacs se changent en nappes glacées ; la mer elle-même se soude sur tous les points, ne formant plus qu'un continent avec la terre. Alors on trace sur la glace de véritables chemins, les traîneaux s'organisent par caravanes, et cette voie, rapide comme nos chemins de fer, permet de franchir en quelques jours, la distance de Bomarsund à Saint-Petersbourg. Si le service n'est pas suffisamment réglé pour s'opérer sans interruption, on fait halte sur la glace, on y dresse des tentes, on y campe en un mot ; comme font les Arabes dans le désert. Là-bas, c'est le Simoun avec ses nuages de sable ardent qui menace le voyageur, ici le Simoun est le tourbillon neigeux qui parfois enveloppe le camp sous son linceul.

Mais voici le mois de mai, la neige a disparu en une nuit, la croûte de l'océan a été balayée par le souffle du sud. A la température qui maintenait hier le thermomètre au-dessous de 25 degrés, a succédé une brûlante haleine qui l'a porté à 50 degrés de là, à plus de 25 au-dessus de la glace ! La durée des jours, descendue au mois de décembre à cinq heures, va se prolonger maintenant seize heures et plus.

Les plantes se hâtent de pousser, comme si elles avaient le pressentiment de la brièveté des